

Neil Harbisson s'est fait implanter une antenne dans le crâne pour sentir les couleurs. Artiste et militant transhumaniste, il est aussi le premier cyborg reconnu par une autorité.



Neil Harbisson durant l'une de ses conférences, devant l'un de ses portraits sonores. © BELGA

Illustrateur sonore

L'artiste, né en 1984 en Catalogne, mélange couleur, musique et performance. Depuis 2005, il peint des « portraits sonores » - généralement de personnes célèbres comme le Prince Charles ou Leonardo DiCaprio -, qu'il réalise en écoutant les sons qu'il perçoit sur les visages. Il réalise également des peintures de morceaux musicaux comme « Le Printemps » de Vivaldi ou « La Reine de la nuit » de Mozart. En 2010, il crée la fondation Cyborg, organisation qui accompagne ceux qui souhaitent devenir cyborg. L'idée est de pousser à la démocratisation du développement des capacités humaines via les technologies. Il parcourt dans ce but le monde pour donner des conférences. Récemment, il était à Anvers à l'occasion du Supernova, festival « tech ».

Tête-à-tête avec un cyborg

RENCONTRE

Mission du jour : interviewer un cyborg. Soit un être humain qui estime ne plus tout à fait en être un, puisque grâce à la technologie, il a développé de nouvelles capacités sensorielles, inconnues du commun des mortels.

Oui, il y a de quoi être un peu déstabilisé. Heureusement pour nous, Neil Harbisson, 35 ans, « performer » mondialement connu, espagnol d'origine, pas très grand, pas tout petit non plus, ressemble plus à un hipster qu'à Robocop. Difficile, pourtant, une fois installée en face du bonhomme de le regarder dans le blanc des yeux : l'artiste, devenu activiste transhumaniste, a une caméra implantée dans le crâne.

« Il s'agit d'une antenne, pas d'une caméra », nous corrige-t-il tout sourire (le jeune homme est habitué à surprendre et cela se sent). « Cette antenne capte les fréquences des couleurs. Chaque couleur a sa propre vibration, ces vibrations sont transmises à mon crâne par l'antenne et transformées en sons par mon cerveau. Donc si j'étais sourd ou aveugle, je pourrais toujours entendre et ressentir les couleurs. »

Petite précision : Neil Harbisson est né achromate. Il voit uniquement en noir et blanc. Une pathologie, catalyseur de sa « transformation » entamée en 2004. « Imaginez que quand un ami vous dit : "Regarde ce mec roux qui porte des habits fluo", tout ce que vous percevez, c'est un homme qui a des cheveux et qui n'est pas nu. C'était ma vie. J'étais un peu isolé, un peu différent », poursuit le cyborg, non sans un sens de l'humour aiguisé.

Extensions sensorielles

Étudiant en art au début des années 2000, ses professeurs l'encouragent comme les autres élèves à user de la technologie pour nourrir ses œuvres. « Je suis finalement allé un peu plus loin que cela. » Neil entend parler de cybernétique et d'extensions extrasensorielles. Il assiste à des conférences transhumanistes et est séduit par la démarche du mouvement. « L'idée qui sous-tend le transhumanisme est essentielle. Pendant des millénaires, l'homme a transformé la planète, a sans cesse perturbé les autres espèces. Aujourd'hui la nôtre n'évolue plus. Je suis pourtant persuadé que c'est désormais à l'être humain de s'adapter s'il veut survivre sur cette planète. » Illustration ? Si on améliorerait la vision nocturne de l'homme, nous n'aurions plus besoin de produire et de consommer autant d'électricité...

Son projet personnel est tout de même un

« Pendant des millénaires, l'homme a transformé la planète. C'est désormais à lui de s'adapter s'il veut survivre »

peu moins ambitieux : puisqu'il ne voit pas les couleurs et que la science permet de capter leurs fréquences, alors son cerveau avec l'aide d'un implant high-tech pourrait peut-être apprivoiser ces vibrations et servir du même coup ses performances artistiques. L'idée d'un « cyborg » naît tout doucement. « Je ne voulais pas voir les couleurs, je voulais les entendre et les sentir et traduire tout cela pour les autres. »

Le transhumanisme est d'ailleurs à ne pas confondre avec le développement de l'intelligence artificielle et de la robotique. Neil raconte qu'il aurait « très bien pu se faire greffer une caméra dans la tête qui aurait indiqué à son cerveau la couleur de chaque chose, mais qu'il n'aurait alors pas développé un sens nouveau, qu'il ne percevait pas aujourd'hui les infrarouges et les ultraviolets ». L'intelligence artificielle « n'aide pas à développer le cerveau humain, au contraire, elle rend un peu bête », affirme-t-il.

L'étudiant fait le tour des hôpitaux européens, rencontre chirurgiens et neurologues pour leur expliquer son projet d'implant. Officiellement, le corps médical refuse. Pour des raisons éthiques évidentes et parce que les risques d'une telle opération sont nombreux. « Mais comme vous le voyez, j'ai bien une antenne implantée dans le crâne. Une équipe de docteurs a accepté de m'aider mais en toute discrétion. » Rejet de la greffe et infections multiples sont des potentialités. « Je ne minimise pas les risques de ce type d'opération. J'ai eu de la chance, je n'ai connu aucune complication. Il y a des dangers, mais beaucoup de gens sont prêts à tenter l'aventure aujourd'hui. »

Lire les fréquences, les comprendre, les traduire s'avère être un apprentissage complexe. Épuisant parfois : les couleurs sont partout, les vibrations et les sons sont donc constants dans la tête de Neil. « Cela fait plus de dix ans maintenant, j'ai appris à gérer tout cela. Parfois j'ai mal à l'antenne, je sens qu'elle est là, mais c'est tout. C'est l'un de mes organes désormais, elle fait partie de mon corps. »

Si l'artiste assure s'être « adapté » à sa condi-

tion, avec les autorités, le dialogue est plus compliqué. « Quand j'ai dû renouveler mon passeport, ce fut extrêmement compliqué : un appareil électronique ne peut pas apparaître sur un document d'identité officiel. Ce fut une vraie bataille. Mais il a bien fallu que l'administration comprenne qu'elle ne pouvait pas m'arracher mon antenne et qu'elle ne pouvait pas non plus m'empêcher de voyager. »

« La loi va devoir évoluer »

Le Royaume-Uni finit par accepter la démarche, une première mondiale, l'artiste fait les gros titres dans le monde entier. « La législation va devoir évoluer : la technologie se développe de plus en plus rapidement, elle est de plus en plus miniaturisée, moins chère et donc bien plus accessible qu'en 2004. Aujourd'hui, nos politiciens sont plus intéressés par les robots mais c'est une partie du processus : la société doit commencer à intégrer de nouvelles identités, de nouvelles espèces. »

Neil Harbisson ne s'est pas arrêté là. À côté d'implants plus « gadgets » - une dent « Bluetooth » qui lui permet par pression de communiquer avec une autre artiste qui a installé le même dispositif dans sa bouche et des aimants sous cutanés qui détectent le pôle magnétique -, son antenne est également connectée au web. Dans un but d'expérimentation toujours, cinq personnes réparties sur les cinq continents lui envoient sans prévenir via le wifi des images de ce qu'elles perçoivent en temps réel. « Mon antenne me permet de cette manière d'être ailleurs en étant physiquement au même endroit. » Il a même déjà été hacké. « Ce fut une expérience assez incroyable finalement, du coup, j'ai décidé de ne pas me sécuriser. Je suis en mode open source. Dans un monde où on a déjà tout vu, tout découvert, je me suis offert le luxe de créer un univers de nouvelles sensations. Je n'ai pas vraiment peur de vieillir comme vous d'ailleurs. Parce que plus le temps passe, plus j'apprends de nouvelles choses et moins je me sens humain. » ■

AMANDINE CLOOT

« Parfois j'ai mal à l'antenne, je sens qu'elle est là, mais c'est tout. C'est l'un de mes organes désormais »

EN TROIS QUESTIONS

« Le transhumanisme prône l'hégémonie technologique »

Mark Hunyadi est professeur de philosophie sociale, morale et politique à l'UCL. Son dernier ouvrage *Le temps du posthumanisme* sortira le 8 octobre en librairie.

Qu'est-ce qui caractérise le mouvement transhumaniste ?

Le fait de vouloir dessiner une société autour de la technologie, d'un humain augmenté par cette dernière. Il n'y a rien de thérapeutique dans le transhumanisme, il faut donc le différencier avec des améliorations technologiques ponctuelles qui permettent de soigner des individus. Récemment, par exemple, un implant a permis à un paraplégique de marcher quelques instants. Neil Harbisson, achromate à l'origine, a clairement sauté la frontière.

Quels risques ce mouvement présente-t-il pour la société ?

Ils sont nombreux. Mais le principal problème est l'argument utilisé par les transhumanistes : l'idée que s'augmenter via la technologie est une liberté individuelle, à laquelle un libéral par définition ne peut pas s'opposer. Or le transhumanisme en faisant de la technologie la norme impose un modèle unique à toute la société : cette dernière devra être entièrement technologique. Et qui décidera alors de ce qu'est l'homme parfait ? Cet idéal d'amélioration repose sur des sens plus



aiguisés, une intelligence plus rapide, une mémoire améliorée, il n'y a plus de place dans cette société pour les autres formes d'intellect, plus sensibles. Sans parler des dérives mercantiles, puisque le transhumanisme s'accoutume très bien du capitalisme et du consumérisme. Rappelons que la technologie n'est pas héréditaire ! Un autre point particulier m'inquiète : ceux qui portent le mouvement sont des ingénieurs, des techniciens - l'ingénieur en chef de Google, notamment -, il y a peu finalement de chercheurs et de praticiens de la médecine.

Neil Harbisson use d'un argument écologique : l'humain doit s'adapter pour survivre sur la Terre, plutôt que de continuer à la détruire...

Oui, c'est typique. Le transhumanisme évacue la possibilité de remettre en question notre mode de vie. L'interrogation « comment passer à une société moins énergivore ? » est évacuée. La technologie, le fait de développer la vision nocturne dans le cas présent, est la réponse à tout. On parle de solutionnisme technologique. Ce qui est déjà symptomatique de notre époque.

A.C.